

Cours du 21 mars 2008

Suzanne Lilar et l'idéalisme amoureux

-Point de départ : SIMONE DE BEAUVOIR, « la mère spirituelle »

I - FRANÇOISE D'EAUBONNE (1920-2005), *Le Complexe de Diane* (1951) : la séparation vie sociale/vie érotique



- Brève biographie
- L'appel à une double réalisation sociale et amoureuse
- La passivité justifiée
- Condamnation du masochisme féminin
- Limites de sa conception

II- SUZANNE LILAR (1901-1992). Essayiste, romancière flamande belge de langue française.

- Brève biographie



A. *Le Malentendu du deuxième sexe* (1969)

- Critique de la conception égalitaire beauvoirienne
- La bisexualité, pivot de la pensée de Suzanne Lilar
- Valeur sacrée de l'expérience érotique

B. *La Confession anonyme* (1960)

- Les jalons d'un art d'aimer
- Que raconte-t-elle ?
- Le statut secondaire des scènes érotiques
- La motricité du désir

Introduction.

Nous quittons ce soir les rivages inconfortables du sado-masochisme pour aborder l'idéalisme amoureux néo-platonicien. Cependant, cette destination se mérite et nous ferons quelques incursions du côté de Simone de Beauvoir et de l'une de ses héritières, Françoise d'Eaubonne. Il s'agira en effet de montrer à travers ces trois figures-clefs le passage d'une conception franchement égalitaire à un retour d'essentialisme avec la mise en valeur d'une différence des sexes positive.

Il n'est pas possible en effet de concevoir l'originalité de la pensée de Suzanne Lilar, essayiste et romancière, sans tenir compte de sa devancière, Simone de Beauvoir, « mère spirituelle » par rapport à laquelle elle prit position, parfois même assez rudement. Nous évoquerons également Françoise d'Eaubonne qui, deux ans après *Le Deuxième Sexe*, développe également une conception singulière de l'érotisme féminin. Si divergentes que soient les conceptions de Françoise D'Eaubonne et de Suzanne Lilar, toutes deux reconnaissent leur dette envers Simone de Beauvoir et discutent ses thèses.

20 ans séparent la parution du *Deuxième Sexe* dont le scandale fut sans précédent (au point que dès la première année vingt-deux mille exemplaires de l'ouvrage sont vendus) et l'ouvrage critique de Lilar aujourd'hui presque oublié : *le Malentendu du Deuxième Sexe*. 20 années décisives qui ont vu la démocratisation de l'érotisme -mythe moderne des années 60-, l'affaiblissement de la censure, mai 68, les débuts de l'émancipation des femmes, etc. Les mœurs ont pendant ce temps, si l'on peut dire, découché...

Après l'assoupissement, voici l'assouplissement des mœurs sexuelles ; une

décontraction extraordinaire voit le jour et n'est pas sans rappeler la période faste du début du XXe siècle !

-Point de départ : SIMONE DE BEAUVOIR, « la mère spirituelle »

Le grand mérite de Beauvoir est de faire de l'épanouissement érotique de la femme un enjeu majeur au même titre que son indépendance économique. Avec Beauvoir, l'égalité entre les hommes et les femmes doit franchir le seuil de l'alcôve. Les femmes doivent lutter pour leur autonomie même au cœur de leur vie intime. Il ne s'agit pas de s'abandonner à la volupté en suivant la pente de sa nature mais bien au contraire d'aller à rebours de cette pente, de lutter contre une nature jugée aliénante.

Tandis que le Rapport Kinsey, publié en 1948, s'intéresse à la sexualité des hommes et que l'érotisme est à la fin des années 40 modelé par une norme essentiellement masculine, *Le Deuxième Sexe* dévoile crûment l'origine du monde et retrace notamment les étapes de l'initiation sexuelle de la femme, sa douloureuse accession à la sexualité. Car dans le *Deuxième Sexe*, ce n'est pas un destin érotique heureux que nous dépeint Beauvoir mais bien plutôt un chemin semé d'embûches, lourd de frustrations et d'entraves. Selon Beauvoir, la femme vit des débuts érotiques difficiles. Elle n'a rien de la belle Juliette sadienne qui commence tambour battant sa vie sexuelle ! L'érotisme féminin est placé dès le début sous le signe de la tension et du conflit intérieur. En effet, la jeune « débutante » doit négocier à la fois une agressivité sexuelle qui remonte à l'enfance et une passivité innée. Contrairement à la vision traditionnelle d'une femme qui trouve sa raison d'être érotique dans le don de soi, Beauvoir invite le deuxième sexe à dépasser cette fatalité originelle qu'est la passivité. L'« épanouissement normal et heureux » de la femme dans sa vie sexuelle passe par un

effort de conquête. Il faut en effet selon Beauvoir que « dans l'amour, la tendresse, la sensualité, la femme réussisse à surmonter sa passivité et à établir avec son partenaire un rapport de réciprocité ». Les femmes sont fortement encouragées à devenir plus offensives dans leur vie sexuelle, à exercer leur conscience libre au sein même d'un acte qui a tendance selon Beauvoir à les fragiliser en les réduisant au statut d'objet passif. La femme ne devient donc pleinement telle qu'au terme de cette conquête sur une part de déterminisme. Avec une telle approche, le point de vue essentialiste qui réduit la femme à un ensemble de caractéristiques biologiques et psychologiques figées telles que (selon la psychanalyste Hélène Deutsch) la passivité, le masochisme et le narcissisme, est particulièrement malmené. La conception qui tient compte d'une différence des sexes irréductible sans chercher à la dépasser ne peut que servir dans l'optique de Beauvoir tous ceux qui souhaitent mettre sous tutelle les femmes soit une hiérarchie défavorable au deuxième sexe. On n'est pas encore à l'heure d'une approche positive de la différence des sexes.

I- Françoise d'Eaubonne (1920-2005)

- Brève biographie :

Avant de nous intéresser à Suzanne Lilar, j'aimerais aborder une autre figure féminine, amie de Simone de Beauvoir, féministe militante et écrivaine. Contrairement à Beauvoir, D'Eaubonne revalorise l'érotisme féminin et cherche à déculpabiliser la chair ce qui est particulièrement audacieux en 1951, date à laquelle est publié l'un de ses essais majeurs, *Le Complexe de Diane*. Particulièrement marquée par une jeunesse difficile, une « chienne de jeunesse » comme elle le dira elle-même, elle voit successivement les

effets physiques désastreux de la Première guerre mondiale sur son père atteint par les gazs dans les tranchées, l'arrivée des républicains espagnols en exil, les retour des rescapés juifs à la Libération. Elle développe très tôt un regard critique et militant sur le monde. Un temps membre du Parti communiste français, elle est également la cofondatrice du Front homosexuel d'action révolutionnaire en 1971. À l'origine du terme écoféminisme en 1974, elle fonde Écologie-Féminisme en 1978. Maman de 2 enfants, Indiana et Vincent, elle ne se sera cependant jamais engagée auprès d'un homme. Elle meurt à Paris le 3 août 2005 au matin. Si elle est l'auteure de plus de 50 ouvrages dont des romans, des essais, des pamphlets, des traductions, c'est *Le Complexe de Diane* qui retiendra cependant notre attention ce soir.

- L'appel à une double réalisation sociale et amoureuse :

Le Deuxième Sexe inaugure une époque où les intellectuelles et les écrivaines questionnent de plus en plus les concepts de féminité et de virilité. Ce sont des « modèles sociologiquement dépassés » qu'elles remettent en cause, déconstruisent afin de réduire la différence des sexes et de lui substituer une conception égalitaire. Si Françoise d'Eaubonne voue une grande admiration à Beauvoir, elle émet cependant des réserves sur certaines de ses analyses historiques et s'en démarque surtout sur la question sexuelle.

D'Eaubonne est aussi une pionnière puisqu'elle place au cœur de la question de l'émancipation générale des femmes l'épanouissement érotique. *Le Complexe de Diane* est en effet un livre précurseur car il considère comme fondamentale la question sexuelle féminine à une époque où le sujet demeure encore tabou malgré le chapitre consacré par Beauvoir à « l'initiation sexuelle de la femme ». Françoise d'Eaubonne avait déjà fait

parler d'elle dans en 1949 dans *Le Figaro littéraire* où en réponse à une enquête sur le caractère nocif ou non de l'érotisme menée par François Mauriac, elle avait condamné le caractère dépassé de la terreur de la chair et critiqué dans le même temps ces « histoires de pénis » qui occultait des questions plus essentielles. Obsédé par un idéal de pureté, Mauriac avait alors réprimandé cette « petite fille émancipée » qui osait s'exprimer par des gros mots...

Dans *Le Complexe de Diane*, D'Eaubonne appelle les femmes à se réaliser au double plan social et amoureux. D'Eaubonne prône une double réalisation où le « comportement actif de la femme » en société loin de nuire à son érotique singulière « le complète de la plus heureuse façon ». Au plan social, Françoise d'Eaubonne considère par exemple que l'adaptation de la femme au monde masculin est une nécessité. Puisque c'est l'homme qui domine le monde, le mode de penser dit « viril » est « la seule façon de penser quel que soit le sexe auquel on appartienne ». Il faut donc que les femmes partent à la conquête de l'univers social d'où elles ont été longtemps exclues. Cependant, contrairement à Beauvoir qui insuffle l'esprit de conquête jusque dans la chambre à coucher, Françoise d'Eaubonne s'arrête au seuil de l'alcôve. L'idée d'une féminité naturelle est préservée et trouve à s'exprimer dans l'intimité sexuelle. Selon D'Eaubonne, l'existence de la femme peut en effet être menée sur deux fronts conciliables. Elle peut être à la fois pleinement féminine dans le champ érotique nocturne, c'est-à-dire être dans le don de soi, et pleinement humaine en journée. L'erreur de Beauvoir selon d'Eaubonne est de vouloir que la femme soit un sujet actif en pleine possession de ses moyens jusque dans le monde de la sexualité où on n'a que faire des catégories figées qui structurent la vie sociale. L'abandon érotique ne signale donc pas une infériorité mais il est ce qui fonde la sexualité même de la femme et

garantit une jouissance qui semble au contraire difficile à atteindre lorsque la femme agit contre sa différence radicale en adoptant un comportement plus offensif. L'idéal de performance érotique qui touche aujourd'hui les deux sexes semble ici être visé !

- La passivité justifiée

De même, contrairement à Beauvoir, Françoise d'Eaubonne fait de l'expérience érotique une expérience positive. Attentive au caractère d'exception de cette expérience, D'Eaubonne n'efface pas la différence des sexes au nom de l'émancipation générale des femmes et ne fait pas de la passivité féminine un argument en faveur du statut secondaire de la femme. La vie intime échappe selon elle aux normes de la vie sociale et a sa propre raison d'être. La passivité fait par exemple partie de la volupté amoureuse et ce serait mesquin de modifier les postures sexuelles par protestation virile de la part de la femme. Je cite : « la femme véritablement adaptée à son érotisme se rira de pareil état d'esprit, appliqué à un domaine où il n'a que faire ». La passivité ne veut pas dire absence de participation sexuelle mais renvoie à une réceptivité charnelle qui crée les conditions du plaisir. Elle est source de plaisir orgasmique et les images géographiques et climatiques de la « cime de sa destinée sexuelle », « de la beauté de la foudre » « qui frappe » abondent sous la plume de D'Eaubonne afin de signifier cette extase amoureuse.

- Condamnation du masochisme féminin

Si selon D'Eaubonne la passivité fait partie intégrante de la vie sexuelle féminine, le masochisme est quant à lui condamné très sévèrement. Sur ce point, l'écrivaine

s'oppose aux travaux psychanalytiques qui reconnaissent l'existence d'un masochisme féminin inné et surtout aux travaux de Hélène Deutsch pour qui le masochisme serait la prétendue « clef de voûte de la sensualité sexuelle féminine ». Il faut au contraire traquer les moindres manifestations de cette –je cite- « perversion qui menace encore la vie quotidienne de la femme adulte ». Recherche volontaire de la souffrance pour la souffrance, le masochisme est considéré par d'Eaubonne comme le contraire du bonheur amoureux que poursuit la plupart des femmes. Il est l'ennemi du processus d'émancipation en cours. Il est le fait anachronique de mystiques ou bien de quelques écrivaines contemporaines parmi lesquelles Dominique Rolin et Pauline Réage. Le masochisme est compris comme cette tendance délétère qui menace la pleine émancipation des femmes et qui a ses racines dans l'univers social et l'inconscient collectif. Je cite à nouveau D'Eaubonne : « L'idéalisation [des types féminins violemment régressifs] en littérature, au cinéma, dans les courriers du cœur des journaux dits "de midinettes", constitue le danger le plus pernicieux, parce que le plus caché contre une totale émancipation féminine qui ne pourra jamais faire vivre concrètement ses conquêtes sociales et économiques si la mentalité collective ne se transforme pas parallèlement ».

- Limites de sa conception

Cependant, la pensée érotique de D'Eaubonne –développée, je le rappelle, en 1951- a ses limites. Il ne s'agit pas pour la femme de devenir complètement décomplexée dans sa vie sexuelle. Un voile de pudeur est au contraire le bienvenu ! En effet, selon l'écrivaine, la « femme qui aura le plus de chance de se réaliser sexuellement dans un temps record ne sera ni inhibée ni totalement dépouillée (...) de toute réticence

instinctive ». Acceptée, la passivité doit être comprise non comme une abdication face au mâle dominant mais comme un geste d'hospitalité à l'attention d'un amant vis-à-vis duquel il n'y a pas de raison de se sentir humiliée à partir du moment où il a été choisi et où il revêt toutes les qualités d'un maître ès amour. Cette conception optimiste de l'érotisme féminin est renforcée par le fait que D'Eaubonne prête à la femme un potentiel voluptueux supérieur à celui de l'homme. Elle affirme « la supériorité de la jouissance féminine sur celle du mâle » au nom « de l'intériorisation de ses sensations ». Cette puissance sexuelle qui rétablit une certaine activité chez la femme est cependant à double tranchant selon l'écrivaine. Heureuse en amour, en proie au plaisir sexuel, satisfaite, la femme deviendrait moins concentrée et serait ainsi empêchée de « chercher une autre forme d'absolu dans les activités humaines ». La puissance érotique de la femme n'est donc pas un danger pour l'homme mais bien pour elle-même. La femme doit rester concentrer sur des tâches plus urgentes comme par exemple son émancipation économique. Héritière de la pensée marxiste, Françoise d'Eaubonne ne perd pas de vue ce qui est au cœur de son essai : ce sont les modifications touchant le cadre externe socio-économique qui permettront à la femme de devenir un être humain pleinement actif. Seul un cadre socialiste peut selon elle permettre l'avènement d'une nouvelle morale sexuelle qui donnera toutes ses chances à l'érotisme féminin. Car à partir du moment où les femmes pourront s'assumer socialement comme des êtres complets, où la société prendra en charge un certain nombre de contraintes qui ont longtemps pesé sur les femmes, elles n'attendront plus des hommes des avantages sociaux et économiques. Il n'y aura plus que des gratifications affectives et sexuelles et je cite un « épanouissement érotique et psychique ». Novatrice sur plusieurs points, la pensée de D'Eaubonne reste traditionnelle lorsqu'il s'agit d'aborder le rapport de la femme à son partenaire. Elle est beaucoup moins audacieuse que Beauvoir sur cet aspect

dans la mesure où si elle appelle les femmes à trouver leur bonheur érotique en renonçant à l'impératif de maîtrise, elle n'appelle pas les femmes à modifier leur érotique singulière. Elle ne redéfinit pas l'érotisme féminin sur de nouvelles bases, comme le montrent les termes utilisés dans cette citation où la femme reste dans l'intimité un objet de désir et une servante de l'espèce : « Frère et égale de l'homme quand elle se tient debout dans la lumière du monde diurne et social, puis sa servante et son objet, trait d'union entre la nature et lui quand elle s'allonge à ses côtés dans le mystère nocturne ». La séparation est donc assez nette entre sphère sociale et sphère privée. Si D'Eaubonne prône un style de vie au-delà du sexe dans la vie sociale au nom d'un idéal commun socialiste qui permettrait de gommer les différences, elle appelle à conserver la dissymétrie entre les sexes dans l'intimité érotique.

II- Suzanne Lilar

Il est temps d'aborder à présent la figure essentielle au cœur du propos de ce soir : Suzanne Lilar. Sa conception du féminisme », « tout à fait personnelle » selon sa fille Françoise Mallet-Joris, se démarque profondément du militantisme de Simone de Beauvoir et de ses héritières.



- **Brève biographie**

Née en 1901 en Belgique, Suzanne Lilar est une dramaturge, essayiste et romancière flamande belge de langue française. En 1919, Lilar s'inscrit à l'université de Gand où elle étudie la philosophie. Elle est la première femme à obtenir son diplôme en droit en 1925. Après un premier mariage bref, elle s'installe à Anvers où elle est la première femme avocate à s'inscrire au barreau. En 1929, elle épouse l'avocat Albert Lilar qui deviendra plus tard un ministre de Justice et ministre d'État du parti libéral. Maman de l'écrivain Françoise Mallet-Joris (née 1930) et de l'historienne d'art Marie Fredericq-Lilar (née 1934), Suzanne Lilar quitte Anvers pour Bruxelles en 1977. Pendant ses études, elle participe à un séminaire sur Hadewijch d'Anvers, poétesse et mystique du XIII^e siècle qui va jouer un rôle très important dans ses essais, pièces de théâtre et romans futurs. Auteure moderne, féministe, Lilar entre en 1956 comme membre de l'académie royale de langue et de littérature françaises. Son œuvre est variée et traduite en plusieurs langues. Journaliste pour *L'Indépendance belge* en 1931, Suzanne Lilar devient dramaturge en 1946 avec *Le Burlador* qui réinterprète dans une

perspective féminine le mythe de Don Juan. Elle a également écrit deux autres pièces de théâtre, *Tous les chemins mènent au ciel* (1947), un drame théologique dans un couvent dans le XIV^e siècle, et *Le Roi lépreux* (1951), une pièce sur les Croisades. En ce qui concerne ses essais, ils portent sur le théâtre belge, sur la beauté et la poésie, sur la place de la femme dans l'amour conjugal et bien entendu sur Sartre et Beauvoir sur lesquels elle porte un regard critique. Elle est également l'auteure de deux livres autobiographiques et deux romans dont l'un, inspiré d'une expérience personnelle, et qui a été également adapté au cinéma en 1983 par André Delvaux, retiendra notre attention ce soir : *La Confession anonyme*.

A. *Le Malentendu du deuxième sexe* (1969)

- Critique de la conception égalitaire beauvoirienne

En 1951, Françoise d'Eaubonne en appelle à un « moderne féminisme ». En 1969, Suzanne Lilar souligne quant à elle « l'urgence de donner à la revendication féministe une nouvelle base ». Pour cela, elle va s'appuyer sur l'idée d'une bisexualité constitutive, réconciliatrice de tendances antagonistes et visant à l'unité originelle. À la pensée séparatiste et politisée de Françoise d'Eaubonne succède donc la pensée unitaire et métaphysique de Suzanne Lilar.

En 20 ans, bien des choses ont changé dans l'histoire des femmes. Non seulement les conditions socio-historiques ne sont plus les mêmes mais aussi une certaine lassitude apparaît désormais à l'égard de la pensée égalitaire telle qu'a pu l'aborder Beauvoir. En effet, de plus en plus de femmes déplorent un alignement sur le modèle masculin au détriment de leurs aspirations intimes, c'est-à-dire d'une différence positive.

L'originalité de Lilar est de proposer une critique de la conception égalitaire de Beauvoir, considérée par ailleurs comme une « mère spirituelle », mais aussi de l'image pétrifiée de l'éternel féminin. Comme le souligne Françoise Mallet-Joris, Lilar se situe « à égale distance d'une revendication qui nierait la différence et d'une acceptation qui réduirait la femme à sa seule apparence historique sans qu'il y ait de jeu entre nature, culture et mythe, sans qu'il naisse un dynamisme de forces opposées et également existantes ». Selon Lilar, la femme n'est ni réductible à ses ovaires ni asexuée. Comme Françoise d'Eaubonne, Lilar saisit la femme à la fois comme sujet féminin et comme sujet humain. Mais à la différence de D'Eaubonne, il n'y a pas d'un côté le champ social où la femme est le frère de l'homme et de l'autre côté le domaine de l'intimité sexuelle où est préservée la différence entre masculin/féminin. Chez Lilar, la réalité de la femme en tant qu'être humain précède les différenciations sexuelles. Ces différenciations sexuelles se répartissent au sein d'un même individu en traits féminins et en traits masculins. Chez Lilar, la femme n'est pas double comme chez D'Eaubonne c'est-à-dire à la fois humaine et féminine mais elle est triple c'est-à-dire : « humaine, féminine et virile »¹. D'Eaubonne, nous l'avons vu, établissait une cloison entre privé et social, entre masculin et féminin. Lilar cherche au contraire à relier et à synthétiser – je cite- « tous les éléments de l'amour, sexe, sentiment, esprit » et qui « mettent en jeu les énigmes de la vie et de la mort, de la chair et de l'esprit, de la perdition et du salut ». Tandis que du point de vue du féminisme moderne, l'humanité de la femme est l'aboutissement d'un travail de conquête sur une réalité extérieure jugée hostile, l'humanité de la femme est au contraire chez Lilar le point d'ancrage à partir duquel elle éprouve sa bisexualité au même titre que l'homme : « choisir entre le Féminin et le Masculin, c'est consolider leur opposition, (...) c'est confirmer la ségrégation traditionnelle. En revanche, c'est faire

¹ Suzanne Lilar, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, op. cit., p. 197

apparaître la relativité de cette opposition que la dialectiser, c'est choisir de ré-unir au lieu de séparer, c'est dépasser la différence sans la nier, c'est infirmer l'antique séparatisme ».

- La bisexualité, pivot de la pensée de Suzanne Lilar

Le thème de la bisexualité est le pivot de la pensée de Lilar. Cela lui permet d'échapper à l'alternative différence des sexes neutralisée/différence des sexes surestimée. Afin de développer sa thèse, Lilar prend appui sur les résultats de nouvelles recherches en sciences naturelles ce qui « à l'époque était encore audacieux. Lilar annonce déjà les découvertes scientifiques ultérieures qui confirmeront l'existence d'une bisexualité hormonale et psychique. Selon elle, il y a un conditionnement biologique partiel dû aux gènes et non une féminité originelle qui informe l'ensemble de l'être. Sa position est à mi-chemin entre l'idée d'une fatalité biologique où la femme serait réduite à son statut de servante de l'espèce et une liberté mythique. Il y aurait donc une féminité naturelle, c'est-à-dire donnée avec le sexe, représentée dans chaque cellule de la personne de sexe féminin mais qui ne l'affecterait qu'en partie.

- Valeur sacrée de l'expérience érotique

Concernant l'expérience érotique, cette vision biologisante sert cependant moins l'érotisme des corps qu'un arrière-plan métaphysique dont il est le tremplin. Lilar accorde une valeur sacrée à l'expérience érotique. Elle rejette l'érotisme masculin au profit d'une érotique réconciliatrice de tendances contraires. C'est selon elle l'amour qui donne son sens à l'érotisme des corps comme cette phrase le montre : « Si le sexe donne

son sens à l'amour, c'est l'amour qui donne son sens au sexe dont il vient combler la division et effacer l'antagonisme. Les séparer, c'est priver l'éros de ses implications essentielles ». A une époque où l'amour est désacralisé et où l'érotisme se démocratise, Lilar réinvestit le sens du sacré et unit ce que les générations précédentes ont tenté de séparer. L'Éros féminin fait l'objet d'un traitement à part qui le valorise. Il est une érotique amoureuse qui poursuit non pas la satisfaction sexuelle mais un savoir qui dépasse la simple fusion des épidermes. Cela n'est pas sans faire songer à Bataille qui a aussi isolé l'érotisme sacré et a cherché ce qui permettait d'annuler la discontinuité des êtres, leur inévitable séparation. L'érotisme des corps n'est qu'une étape dans les deux cas. Il est le point de départ d'une initiation supérieure. Chez Lilar, l'amour est ce qui permet de « ré-unir » les aspirations du corps et de l'esprit. Il est la voie d'accès à une unité originelle, au grand Tout où la conscience s'éprouve comme « pure », « transparente ». Chez Lilar l'entreprise amoureuse est d'ordre métaphysique. Il s'agit d'atteindre l'essence même de l'amour à travers un dévoilement progressif. Elle écrit : « Aimer passionnément, c'est être passionnément déterminé à serrer de plus en plus étroitement l'objet de son désir, c'est être résolu à savoir à quoi s'en tenir en fin de compte sur ce qu'on traque ». Du côté de l'abjection, Bataille est rejeté car une telle conception qui part de l'ordure pour atteindre les sphères supérieures ne peut que souiller la femme. C'est au contraire une « majestueuse rêverie platonicienne » que nous offre Lilar et qui redonne à la femme une place importante au sein du couple.

Après une période de fondation d'un féminisme moderne, égalitaire et hostile à l'enfermement des femmes dans le « biopsychologique », Lilar reconduit une croyance en « un ensemble de structures et de lois de fonctionnement » qui informent en partie l'attitude érotique féminine. En cela, elle rejoint ce qu'elle nomme « la tendance actuelle » à réagir « contre le culturalisme et de combler l'écart, la section qu'il a opérée

entre l'humain et le naturel ». Cependant, ce féminisme « naturel » ne cherche pas à sanctionner le primat du biologique. La nature bisexuelle de la femme comme de l'homme n'est pas une fin en soi mais le point de départ charnel d'une initiation qui vise la fusion amoureuse et à travers la reconstitution de l'union originelle de l'homme et de la femme, un Savoir supérieur. À une époque où les valeurs passionnelles et amoureuses sont discréditées au profit des valeurs érotiques, et notamment en faveur du culte de l'orgasme comme facteur de libération totale, les implications de la pensée de Suzanne Lilar apparaissent comme anachroniques. Elle reconnaît elle-même que sa conception est « en désuétude » même si les preuves scientifiques avancées témoignent par ailleurs de la modernité de sa méthode. Ceci a des incidences non seulement sur son approche de l'érotisme masculin mais aussi sur la littérature érotique féminine de son époque : « En me proposant de situer l'érotisme dans la ligne du Masculin, je n'entends pas nier l'existence d'un certain érotisme féminin (...) encore que la pauvreté de la littérature d'érotisme due aux femmes soit impressionnante (...) il ne faudrait pas méconnaître la part de l'émulation dans le défi jeté à l'homme par des femmes qui, prétendant à l'égalité, commettent l'erreur de s'aligner sur lui et, se comportant plus que jamais en être relatif, s'adonnent à une véritable littérature de prouesse et de jactance ».

B. La Confession anonyme

- Les jalons d'un art d'aimer

Reste à se demander comment cette conception idéaliste est mise en scène dans son récit érotique, *La Confession anonyme*. *La Confession anonyme* pose les jalons d'un art d'aimer qui se démarque de l'« érotique de l'abjection » tel que l'illustrent par exemple

Sade et Bataille. Mais dans le même temps, l'« ancestrale prosternation de la femme devant l'homme » trouve un prolongement inédit chez Lilar. *La Confession anonyme* semble valider en effet l'existence d'un masochisme féminin même s'il est loin de revêtir les formes douloureuses extrêmes d'*Histoire d'O*, récit que par ailleurs Lilar rejette comme symptomatique d'un érotisme féminin qui souille la femme. L'héroïne de la confession fait preuve en effet de soumission volontaire mais elle est la seule à en tirer les gratifications. Il y a ici une distinction intéressante à faire qui mérite que l'on s'y attarde un peu. Les œuvres érotiques montrent que le sadisme féminin nécessite le plus souvent une mise en scène soigneusement élaborée et circonscrite à un univers clos, coupé du monde réel. Le lieu de l'action est le plus souvent un château isolé comme chez Sade. Le sadisme féminin a besoin de mobiliser toutes les ressources de l'esthétique théâtrale afin de se sonner à voir tandis que le masochisme semble pouvoir se passer du rituel. Il apparaît comme une thématique plus souple qui peut se déployer autant dans un univers fantasmatique comme *Histoire d'O* que dans un univers prosaïque tel que celui du *Repos du guerrier* de Christiane Rochefort. Ceci tend à montrer que le sadisme féminin est un rôle de composition qui laisse intacts les rapports réels entre les sexes et qui a besoin de s'appuyer sur un certain nombre d'artifices afin de provoquer l'adhésion du lectorat tandis que le masochisme semble avant tout être une prédisposition psychologique qui peut être figurée de diverses façons. D'Eaubonne a raison d'appeler de ses vœux en 1951 l'extinction d'un masochisme féminin nuisible à l'émancipation des femmes. Cependant, un tel travail de déconditionnement semble impossible au plan littéraire tant l'inclination féminine à la soumission amoureuse est une constante de la littérature féminine comme si les femmes ne pouvaient aimer sans se soumettre, sans s'oublier, sans être dépendantes. On le voit par exemple très bien chez Catherine Robbe-Grillet où la dominatrice dans *L'Image* domine en attendant de trouver un maître afin de se soumettre

mais aussi dans des œuvres qui sont pourtant présentées comme des livres tantôt « contre l'amour » (*Le Repos du guerrier*), tantôt sur l'amour comme *La Confession anonyme*.

- Que raconte-t-elle ?

Que raconte cette confession ? Selon un critique de l'époque, « très peu de livres contemporains sont voués à une recherche sérieuse du problème de l'amour, travail certainement ardu ». Ce n'est pas le cas chez Lilar vouée à cette recherche. Le livre largement autobiographique de Lilar, publié sans nom d'auteur(e) en 1960 par scrupule à l'égard de son époux, est un récit qui traite de l'amour comme d'une expérience privilégiée. Il annonce la théorie amoureuse développée ultérieurement dans *Le Couple*. *La Confession anonyme* relate l'histoire singulière d'un homme et d'une femme qui se nourrissent de leur désir réciproque, de leurs retrouvailles, de leurs séparations et de l'échec amoureux pour mettre à l'épreuve leur chair. L'amour est exalté par la continence. Cette ascèse qui profite surtout à l'héroïne Benvenuta prend appui sur la réceptivité érotique de la femme, c'est-à-dire sur ce « oui » béant du Féminin qui selon Lilar éprouve « le besoin de se nier et de s'immoler » jusqu'au masochisme. Les postures de soumission (l'agenouillement), les gifles que l'héroïne aime à recevoir - « Oui, c'est ainsi qu'il me plaisait d'être aimée. Nul homme jamais n'en avait trouvé le chemin », le goût de l'obstacle, semblent suggérer la complaisance de l'héroïne à la servitude amoureuse et rappeler ainsi la figure de O dans le livre de Pauline Réage : « J'avais adoré, j'avais servi, je m'étais vouée et prosternée, humiliée et agenouillée en proie à une fureur de contemplation qui faisait ménage - assez singulièrement - avec la plus vive sensualité ». Chez Lilar, le « masochisme » n'est ni un jeu de rôle ni une perversion.

L'écrivaine montre que la femme « veut être possédée, supplantée et pour y atteindre plus sûrement va jusqu'à la dénégation de sa propre personne » et fait de son héroïne « l'humble et souriante servante de l'amour » qui s'« engage » « non sans intrépidité dans le masochisme »². Mais elle dépasse le stade masochiste. Elle fait de cette prédisposition naturelle féminine le tremplin d'une expérience mystique. On sait qu'il en est à peu près de même d'*Histoire d'O* sauf que chez Réage, l'ascèse tragique ne vise pas seulement la connaissance intime de l'amour mais aussi celle de la bassesse, de la souffrance. O passe par ce que Suzanne Lilar précisément refuse : « la voie de la souillure ». De plus, contrairement à O aveuglée par l'amour, Benvenuta est une héroïne lucide qui sait capter les divers éléments de son expérience amoureuse pour en extraire une signification et pouvoir ainsi la revivre et la prolonger une fois seule. Benvenuta sait démêler le faux du vrai et regarder en face, une fois l'illusion amoureuse dissipée, le spectacle d'une vérité sublime. Au sein de ce schéma amoureux, l'amant de Benvenuta n'est pas ce maître cruel qui dispense des tortures savantes afin d'éprouver son pouvoir phallique mais un guide spirituel qui oriente discrètement Benvenuta. Dans les deux cas, l'homme reste néanmoins une sorte de pygmalion qui fait la femme.

- Le statut secondaire des scènes érotiques

Au plan de la représentation du sexuel dans la *Confession*, les scènes érotiques sont rares et peu détaillées. L'essentiel est ailleurs, dans les répercussions de l'expérience charnelle sur la conscience lucide et l'imagination créatrice de l'héroïne. Il est aussi dans un détachement spirituel progressif qui évacue peu à peu la chair. Car celle-ci si elle n'est digne de mépris est néanmoins limitée. Voici ce que relate la narratrice : « Dès

² *Ibid.*

les premiers moments de mon amour j'avais été déchirée entre l'âme et le corps, toujours prêts à prendre l'avantage l'un sur l'autre. Mais en fin de compte, l'âme l'emportait (...) comme s'il fallait tout ce profane pour fonder la religion de l'amour, comme si l'activité amoureuse consistait précisément en cela : consommer une quantité toujours renouvelée de profane et le porter jusqu'au sublime (...) Tout de même, l'amour ne pourchasse l'âme qu'à partir de la chair, dans un mouvement qui, même pour s'en détacher, ne saurait prendre élan que sur elle ».

Le schéma amoureux de *La Confession anonyme* évolue de l'expérience érotique immédiate vers le culte de la continence, du profane vers le sacré. Contrairement au récit amoureux, la rencontre amoureuse débouche d'emblée sur l'acte sexuel à l'initiative du personnage féminin qui prend l'offensive et donne le coup d'envoi de la passion, faisant fi des préliminaires. Comme dans tout récit érotique, les étapes de la rencontre amoureuse sont réduites. Par exemple, dans le célèbre récit d'Apollinaire, *Les Onze mille verges*, la rencontre sert de prétexte à l'action érotique. Les rites de la séduction, les résistances, le temps qui passe sont promptement éliminés au profit d'une réalisation instantanée du désir, toujours mis joyeusement à l'épreuve. Si l'entrave est éliminée dès le début de *La Confession anonyme*, ce n'est pas néanmoins par souci érotique mais par volonté de se débarrasser d'une « virginité encombrante ». L'érotisme des corps forme en réalité la condition d'une érotique platonicienne qui prend appui sur la rencontre charnelle pour mieux la dépasser et atteindre un amour pur et désintéressé. Comme dans *Histoire d'O*, il s'agit d'une ascèse qui poursuit l'essence sacrée de l'amour à travers des épreuves. Car selon Lilar, « la voie d'un grand amour est l'ascétisme ». Mais ces épreuves ne sont pas extériorisées comme dans *Histoire d'O* à travers des coups de cravache, des viols, un marquage au fer rouge mais elles sont fortement intériorisées par Benvenuto. La gerbe de sensations, de sentiments et de pensées que l'héroïne

recueille à chaque nouvelle rencontre avec son amant Livio est recréée par le souvenir, purifiée par l'activité critique, sublimée par la conscience poétique. Le passage de l'existence amoureuse vouée à un être particulier à l'essence amoureuse ne suppose ni l'évacuation de la chair ni sa torture mais le maintien du désir : « C'est la motricité du désir qui littéralement nous donne des ailes et fait que nous nous élevions, échelon par échelon, gravissant le chemin qui va de l'amour d'un seul à l'amour de l'amour et plus haut encore ».

- La motricité du désir

Nous ne sommes pas non plus avec Lilar dans un amour désincarné, pétrarquisant, non soulevé par l'élan du désir. Il s'agit chez elle d'une érotique platonicienne qui scelle l'union étroite des contraires, de l'intelligence et de la sexualité, de la nature et de la culture, du masculin et du féminin. À l'heure où les intellectuell(e)s démystifient l'amour, où l'excès de lucidité engendre des discours désenchantés ou revanchards, l'auteure cherche à travers son récit, comme à travers ses essais ultérieurs à resacraliser l'amour. Entreprise ardue, insolite et audacieuse au sein d'un contexte qui ne favorise guère aux débuts des années 60 cette démarche. L'amour est en effet à l'époque tantôt réduit à une sentimentalité naïve, tantôt à un érotisme commercial. Attaqué sur les deux fronts de la sexualité et du sentiment, faisant l'objet d'une redéfinition qui favorise surtout une conception masculine de l'amour, le couple doit redonner selon Lilar toutes ses chances à une « conception féminine de l'amour, à savoir l'éros confronté avec l'épreuve de la durée » et qui se nourrit aussi de l'absence de l'autre.

Ainsi, comme dans *Histoire d'O*, il y a dans l'érotique de Lilar une corrélation étroite entre la servitude amoureuse et la recherche d'une transcendance, entre l'aspiration à l'amour fou et la voie d'accès érotique. L'amour et l'érotisme cherchent à être réconciliés alors que pendant longtemps les femmes étaient cantonnées dans un registre sentimental qui évacuait la chair tandis que les hommes investissaient le domaine de la sexualité en le coupant l'amour.

Il y a néanmoins une différence de taille entre les deux livres. Elle est d'autant plus essentielle qu'elle coïncide avec un tournant de la sensibilité féminine à cette époque : la lucidité. Cette lucidité a le don de positiver même les expériences négatives comme par exemple l'échec amoureux, conçu moins comme l'effacement tragique d'une grâce que comme un risque à encourir. De même, soumis à cette lucidité, le masochisme devient chez Lilar « pure représentation ». Le degré de lucidité que l'héroïne manifeste l'éloigne de l'amour fou et de l'hypnose passionnelle. En effet, contrairement à O, Benvenuta n'est pas dupe de l'illusion amoureuse qui fait prendre « les moments merveilleux » pour des conquêtes acquises alors qu'ils ne sont que des moments précaires.

